



PROJECT MUSE®

---

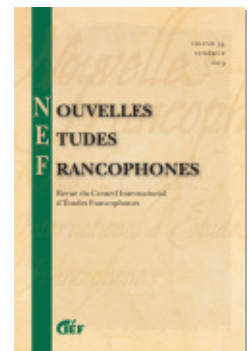
"Je cherche de l'or dans cette terre qu'est l'écriture":  
Correspondance avec Gisèle Pineau

Oana Panaïté

Nouvelles Études Francophones, Volume 34, Numéro 2, 2019, pp. 116-119  
(Article)

Published by University of Nebraska Press

DOI: <https://doi.org/10.1353/nef.2019.0042>



➔ *For additional information about this article*

<https://muse.jhu.edu/article/751311>

# “Je cherche de l’or dans cette terre qu’est l’écriture”

Correspondance avec Gisèle Pineau

*Oana Panaïté*

Il y a quelque temps, j’ai eu le plaisir d’enseigner à un groupe d’étudiants de licence de mon université étatsunienne le livre tendre et aiguisé de Gisèle Pineau, *Un papillon dans la cité*. En parcourant ce roman classé dans la catégorie “pour la jeunesse,” nous avons découvert que son récit à la première personne, derrière la fausse simplicité de l’adresse directe, d’une intrigue linéaire et de la focalisation sur sa jeune héroïne, Félicie, renfermait de sombres profondeurs, creusées par une histoire familiale refoulée et par les secousses de l’Histoire — de l’esclavage, du colonialisme, des Antilles, de la France . . . Malgré l’uniformité et la transparence que lui prêtent souvent tel discours officiel ou telle langue de bois idéologique, l’expérience de l’Histoire n’est jamais monolithique. Elle s’accommode mal des dichotomies entre natifs et étrangers, citoyens et immigrés, “nous” et “eux,” et exige que les épreuves du passé ne quittent guère la conscience du présent. C’est ainsi qu’est née l’idée de cet échange, court mais éclairant, avec Gisèle Pineau.

OANA PANAÏTÉ: J’aimerais connaître votre avis sur la question à la fois faussement évidente et épineuse de la relation entre la littérature, avec sa langue et ses langages, ses traditions et ses pratiques, son espace affectif et idéal, d’une part, et l’idée de nation (comme État-nation mais aussi comme origine, appartenance, frontières, identité . . .), de l’autre.

GISÈLE PINEAU: La littérature, un art pour échapper au pire du réel. Une douce consolation. Une corde solide pour éviter l’enlissement. Un pont pour se relier aux autres.

J’écris au plus près de mes héritages, de ma petite histoire familiale perturbée par la Grande Histoire. Un moyen artisanal et laborieux pour tenir le cap.

Écrire par nécessité personnelle. Non pas servir d’étendard et de porte-parole. Je ne parle pas au nom d’un peuple ou d’une nation. J’écris avec ma part d’humanité. De mon point de vue. J’espère, sans prétention aucune . . .

OP: L’exil me semble être une figure inaugurale et l’une des préoccupations majeures de votre œuvre. Comment le définiriez-vous — par rapport à quels points d’attache?

GP: La question de l'exil s'est imposée à moi dès l'enfance, de la même façon que l'écriture.

Mes parents sont natifs de la Guadeloupe. Mon père a quitté son île en 1943 pour répondre à l'appel du Général de Gaulle, entrer dans la dissidence et rejoindre les Forces Françaises Libres. À l'issue de la Seconde Guerre mondiale, il décide de faire carrière dans l'armée. Dans les années cinquante, il part se battre en Indochine au nom de la Mère-Patrie. Puis il sert l'armée en Afrique, dans les colonies françaises.

Mulâtresse, ma mère a épousé ce grand Noir parce qu'il porte l'uniforme de l'armée française. Il a promis de l'emmener en France, de la faire voyager à travers le monde. Il parle un bon français de France.

Je suis née à Paris en 1956, dans une famille nombreuse. Nous étions six frères et sœurs.

Entre 1959 et 1961, toute la famille est au Congo-Brazzaville. Nous regagnons la France après une escale en Guadeloupe. Nous ramenons ma grand-mère Julia que mon père veut soustraire à la violence de son mari (mon grand-père paternel). De 1962 à 1970, nous vivons dans une banlieue de la région parisienne. Mon père va et vient entre la France et la Polynésie française.

En 1970, nous partons pour la Martinique. Mon père prend sa retraite en 1975, en Guadeloupe.

Enfant, je n'ai pas délibérément choisi d'écrire sur l'exil. Du haut de mes dix ans, il me fallait cependant poser des mots pour comprendre la France que vénérât mon père, m'interroger sur ce petit bout du monde haineux, sur le regard raciste que posaient sur moi les enfants de ma banlieue.

Aujourd'hui, je sais que ce thème revient sans cesse dans mes romans. Roman après roman, je creuse toujours le même sillon. Je cherche de l'or dans cette terre qu'est l'écriture. J'ai besoin de raconter des histoires d'exil qui ressemblent à celles de mes parents, de ma grand-mère Julia, à ma propre histoire, à celles de mes ancêtres réduits à l'esclavage, aux migrants de tous les temps. Des histoires où il est question de quitter un pays, une terre, une langue, des paysages connus, des parents et amis . . .

Partir, revenir, arriver quelque part avec sa figure d'étranger, les préjugés attachés à sa couleur de peau, son accent, ses rites, ses recettes de cuisine, ses dieux, ses peurs et ses angoisses . . .

Partir à cause de la guerre, de l'oppression, des persécutions, des catastrophes naturelles . . . de la faim, de la misère . . .

Faire face aux préjugés, s'adapter, s'assimiler, disparaître, s'effacer, oublier sa langue, s'appropriier celle de l'Autre, se réinventer.

Le sujet est inépuisable. Toutes les causes des exils me passionnent. Qui part? Pourquoi part-on? De quelle manière? Dans quelles conditions? Que perd-on? Que gagne-t-on? Quels changements et mutations s'opèrent en nous?

Dans la littérature, les écrivains du monde entier n'en ont pas encore fini d'explorer le sujet . . .

OP: Écrivez-vous avec, contre, à côté de, ou sans penser à vos précurseurs, tant biologiques que littéraires?

GP: J'aime les livres, les romans qui savent montrer le monde. De nombreux écrivains d'ici et d'ailleurs ont défriché la route. J'écris avec tous mes personnages. Ils me soufflent leurs histoires. Je me laisse porter par mon imagination. Je fais confiance à ce qui me vient à l'esprit. Les histoires doivent être neuves, fortes.

J'écris en me racontant ces histoires qui doivent moi-même me surprendre, me passionner.

OP: De qui êtes-vous la contemporaine et pourquoi?

GP: Je suis témoin de mon temps et contemporaine des humbles citoyens de cette planète. Les populations opprimées, victimes des guerres. Les migrants d'hier et d'aujourd'hui. Les femmes battues, violentées, violées. Les enfants abusés sexuellement, ceux qui n'ont toujours pas accès à l'enseignement au vingt et unième siècle, ceux qui trient les ordures dans les décharges publiques, ceux qui travaillent au fond des mines, ceux qui végètent avec leurs parents dans les camps de transit . . .

OP: Écrivaine française, francophone, antillaise, guadeloupéenne . . . ce sont des étiquettes que vous rejetez parce qu'elles limitent et dénaturent le sens de votre travail ou des manières de vous situer dans des communautés de vie, de pensée et de création?

GP: Je suis une écrivaine. Une femme noire. J'écris dans la langue française avec l'histoire de mon peuple, ma langue et ma culture créoles. J'aime la fréquentation des artistes de tous bords. Musiciens, plasticiens, écrivains, poètes, dramaturges, cinéastes . . . Ils sont ma famille. Ils élargissent le monde et le rendent plus vivable.

OP: Laquelle ou lesquelles serai(en)t à retenir ou à rejeter absolument?

GP: La francophonie est une case où je suis à l'étroit.



OANA PANAÏTÉ est Ruth N. Halls Professor of French/Francophone Studies au département de français et d'italien à Indiana University-Bloomington (États-Unis) et Présidente du Conseil International d'Études Francophones (CIÉF). Spécialiste de l'histoire et de l'esthétique des littératures en français des vingtième et vingt et

unième siècles, elle compte, parmi ses publications, *Des littératures-mondes en français. Écritures singulières, poétiques transfrontalières dans la prose contemporaine* (Rodopi, 2012) et *The Colonial Fortune in Contemporary Literature in French* (Liverpool UP, 2017), ainsi que l'anthologie *Entre-Textes: Dialogues littéraires et culturels* (co-dirigée avec Vera Klekovkina, Routledge, 2017).